

— Pendant que je les ai suivis, il n'a été question que de Mademoiselle Christine.

Ceci rassura un peu Darcy.

— Ainsi, dit-il, tu es sûr qu'ils vont à La Chine cette après-midi ?

— S'ils ne changent pas d'avis, ils iront bien certainement, car le plan semblait arrangé d'avance.

— Ce n'est pas ce voyage qui m'occupe, c'est ce Lesieur, qui est hardi, peu scrupuleux, et véritable homme d'action ; voilà l'homme que je rêvais pour mon gendre. Malheureusement, il est contre nous.

— Ne le regrettez donc pas tant. Il aurait fallu pour qu'il devienne votre gendre, qu'il aimât votre fille, et que votre fille l'aimât.

— Mais c'est qu'il aime Julie, j'en suis sûr ; mais c'est que Julie l'aime.

Peut-être le désir de Darcy était-il près de se réaliser, mais non pas comme il le désirait.

— Cependant... hasarda le premier.

— Quoi ?

— Si Monsieur Lesieur aime Mademoiselle Julie autant que vous le dites...

— Hé bien ?

— Et que Mademoiselle Julie aime M. Lesieur...

— Qu'est-ce que cela ferait ?

— Cela ferait qu'en promettant votre fille à M. Lesieur...

Puivert n'osait continuer.

— Voyons, fit Darcy.

— Cela ferait, reprit le fermier avec peine, qu'en promettant votre fille à M. Lesieur, peut-être l'amèneriez-vous dans votre parti.

Darcy éclata de rire.

— S'il aime Julie, et si Julie l'aime, dit-il, ils se marieront, quand même Lesieur défendrait Pierre. Toi, Puivert, tu n'as jamais marié ta femme par amour ; c'est pourquoi tu ne connais pas la force de la passion. Quand même Lesieur se teindrait de mon sang, ce qu'il ne fera pas, Julie ne l'en aimerait pas moins, et elle trouverait quelque excuse pour ne pas rompre avec lui. L'amour trouve toujours des excuses.

— Le fermier soupira.

— Mais enfin, que décidez-vous ? fit-il.

Cette question ramena Darcy à lui-même.

Il réfléchit quelques instants.

Il vaut mieux en finir tout de suite avec ces gneux-là, dit-il enfin. Va prévenir Narceau d'être prêt pour trois heures. Nous allons aussi prendre la route de la Chine, mais nous ne nous rendrons pas aussi loin qu'eux : voilà toute la différence.

Et Darcy sortit du salon pour se préparer à ce petit voyage ; Puivert alla retrouver Edmond.

Dès que Puivert fut parti, un homme qu'il avait déjà remarqué, mais qu'il ne connaissait pas, sortit d'un taillis, le suivit pendant quelque temps, puis prit la direction de la demeure de Pierre.

Cet homme avait été payé par Ernest pour épier toutes les démarches du complice de Darcy, et nous pouvons dire qu'il avait bien rempli sa tâche.

Pendant qu'Ernest se promenait avec Pierre, il s'était aperçu qu'ils étaient suivis par l'homme de confiance de Darcy. Lorsqu'ils arrivèrent chez Pierre :

— Tu ne montes pas ? lui dit celui-ci.

— Tantôt, répondit Ernest.

Puis, voyant passer un homme qui revenait probablement de la basse-messe :

— Voici trois dollars, dit-il, en les plaçant dans les mains du passant et vous en aurez encore trois autres, si vous suivez bien toutes les démarches de

cet homme habillé de gris, que vous voyez devant vous.

— Merci, dit l'homme, je vais l'épier de manière à savoir tout ce qu'il dira.

— Attendez un instant, je vais consulter mon ami.

Ernest adressa à Pierre quelques mots à voix basse, puis à l'homme qui l'attendait :

—“ Revenez vers une heure et demie dit-il.

L'homme s'éloigna, et revint à l'heure indiquée.

Ernest attendait le retour de Pierre qui était allé chez M. Darcy. Peu de temps après, Pierre entra, et écrivit deux lettres l'une à Julie, l'autre à Christine.

Il les avait données à ce même messenger. Ce dernier, grâce à la fenêtre du salon, qui était restée ouverte, avait entendu toute la conversation de Darcy et de son fermier, et il venait la rapporter fidèlement aux deux amis, qui attendaient son retour avec impatience. Il leur raconta tout ce qu'il avait entendu, et à peine avait-il terminé son récit :

—Maintenant, dit-il, les autres trois dollars que vous m'avez promis.

—Vous êtes un homme précieux, dit Ernest en le payant ; je pourrais peut-être avoir encore besoin de vos services.

—Tant que vous paierez aussi bien, fit l'espion, je vous servirai toujours avec plaisir.

—Ce ne sera toujours pas pour aujourd'hui, dit Ernest prenant congé de lui, il alla retrouver Pierre.

Le parti des deux jeunes gens fut bientôt pris ; on envoya quérir Victor, qui ne se fit pas attendre, et tous trois partirent pour la Chine.

Inutile de dire qu'ils étaient bien armés.

Cependant Puivert était allé chez Edmond.

—C'est aujourd'hui que la partie se décide, fit-il, mon maître le veut.

—Tant mieux ! répondit Narceau, je ne me suis jamais senti en aussi bonne humeur, de faire une partie de fleuret, ou de tirer un pistolet.

—Je crois que votre désir va se réaliser alors, car nous allons avoir de la misère, et chacun aura sa bonne part de travail.

—C'est-à-dire qu'il faut s'armer de pied en cap ?

—Vous l'avez dit.

—Alors, je vais visiter mes armes, et dans dix minutes je serai prêt.

A peine avait-il achevé ces paroles, qu'une voiture s'arrêta devant la porte.

Puivert regarda par la fenêtre.

Darcy sauta légèrement à bas du véhicule, et frappa violemment à la porte.

Le fermier courut la lui ouvrir.

Les premières paroles de Darcy furent : “ M. Narceau a-t-il été prévenu ?

—Oui, fit ce dernier, en paraissant à son tour. Bien plus, il est prêt.

—Alors, partons, dit Darcy.

Dans sa précipitation, il avait oublié tout ce que lui avait dit Puivert par rapport à l'enlèvement de Christine ; il s'était préparé à la hâte, et était parti sans même dire adieu à ses enfants.

Il est vrai qu'il comptait bien revenir.

Edmond, Puivert et Darcy, sautèrent dans la voiture de ce dernier qui partit au grand trot d'un vigoureux cheval.

Ils étaient tous armés d'un pistolet et d'une épée, excepté Puivert qui avait préféré prendre un gros bâton. Les épées avaient été cachées sous les oreillers.

—Aimez-vous les rixes sanglantes, Narceau ?

—Comment ? Si je les aime ! Je crois bien, morbleu ! Cela a toujours été mon plaisir favori. Ce que j'aime surtout, c'est le combat à l'épée. J'ai